

# LES LIEUX DE CULTE DANS BEYROUTH ET SA PROCHE BANLIEUE<sup>1</sup>.

**Thom SICKING s.j.**

---

*Directeur du centre d'études et d'interprétation du fait religieux (CEDIFR). Membre du comité de rédaction de la revue Proche Orient Chrétien (POC) Faculté des sciences religieuses (USJ)*

*Curieux destin que celui de la ville de Beyrouth. Petite cité côtière au début du XIX<sup>e</sup> siècle, elle connaît un développement économique et urbain exceptionnel à partir de 1850, qui en a fait la métropole qu'elle est devenue. En énumérant les lieux de culte musulmans et chrétiens de Beyrouth et de sa proche banlieue, Thom Sicking s.j. nous invite à un parcours historique de la ville dans son aventure de développement. On voit progressivement se former le patchwork multicolore des églises de toutes obédiences chrétiennes mais majoritairement maronites et grecques-orthodoxes ainsi juxtaposées aux mosquées à dominante sunnite, les chiites s'étant récemment installés dans Beyrouth. NDLR*

**S**ur le territoire administratif de la municipalité de Beyrouth et de sa proche banlieue, comprenant les quartiers de Bourj Hammoud, Sin el Fil, Furn el Chebbâk, Chiyah, Haret Hreik et Ghobeyri, il existe 276 lieux de culte, ce qui représente une forte densité, de l'ordre de 5 lieux par km<sup>2</sup>. Sur le territoire communal de la ville de Beyrouth, ce taux atteint 7 lieux par km<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Titre d'un livre en préparation, le 4<sup>e</sup> Tome de la collection « Espaces religieux du Liban ». Cet article présente quelques éléments de cette étude plus vaste, comprenant une carte globale de l'ensemble, des cartes spécifiques par communauté, des fiches et des photos de chaque lieu et des observations sur la façon dont les différentes communautés libanaises se situent dans l'espace de Beyrouth..

## DÉVELOPPEMENT RAPIDE DE BEYROUTH

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Beyrouth était une petite ville entourée d'un mur d'enceinte, avec des portes d'accès ainsi que des forteresses de défense du port. Sa population comptait surtout des musulmans sunnites et des chrétiens grecs orthodoxes et catholiques<sup>2</sup>. L'expansion rapide de la ville commence vers 1850. Dans la zone étudiée se trouvaient, en 1850, 22 lieux de culte<sup>3</sup>. Cinquante ans plus tard, vers 1900, ce nombre s'élève à 65 lieux. Entre 1900 et 1950, 84 nouveaux lieux verront le jour, faisant un total de 149. Entre 1950 et 1975 le mouvement d'expansion se poursuit avec 60 nouveaux suivis de 67 autres entre 1975 et 2012.

Cette progression rapide correspond à un afflux toujours croissant de populations. Il est le résultat de multiples facteurs, bien exposés par les historiens<sup>4</sup>. On note en premier lieu, la migration de chrétiens grecs orthodoxes qui fuyaient les troubles de 1840 et de 1860 dans la montagne du Chouf, ainsi que les massacres de Damas et de Wadi Taym.<sup>5</sup> Ils ont rejoint les membres de leur communauté qui habitaient déjà dans la vieille ville de Beyrouth et son extension vers l'Ouest. Le fait que les orthodoxes étaient, avec les sunnites, les seuls habitants du vieux Beyrouth est aujourd'hui nuancé par l'étude de Joseph Rustom<sup>6</sup> qui signale l'existence d'une église maronite, au milieu d'un souk, à peu près à l'endroit de l'actuelle cathédrale maronite. Il note également l'activité commerciale de commerçants, chrétiens et juifs, à l'intérieur de la vieille ville, sans pour autant que cette présence aboutisse à la construction de lieux de culte spécifiques. L'étude montre que la présence multiconfessionnelle à Beyrouth est plus ancienne qu'on ne le pense en général.

Les maronites, venus de la montagne, s'installent d'abord dans des villages autour de Beyrouth. D'anciennes églises en témoignent. La plus ancienne est celle de Notre Dame du Puits de Sin el Fil dont certaines

---

2 Jusqu'en 1724 grecs orthodoxes et grecs catholiques ne formaient qu'une seule communauté.

3 Nous ne comptons que les lieux encore existants. Sous le mandat français des voies ont été tracées dans le centre de Beyrouth qui ont pu détruire l'un ou l'autre lieu.

4 Par exemple : Samir KASSIR : *Histoire de Beyrouth* Fayard 2003 ; ou Carla EDDE *La croissance de Beyrouth aux XIX-XX<sup>e</sup> siècles* in : « Espaces religieux du Liban » Tome 1, USJ 2008, pp 131-136

5 Voir : May DAVIE : *Atlas historique des orthodoxes de Beyrouth et du Mont Liban 1800-1940*. Balamand 1999.

6 Joseph RUSTOM : *L'espaces urbain de Bayrût al-qadîma et ses habitants vers 1860 à travers un registre du waqf sunnite* in : « Chronos » numéro 25, de 2012 pp 143-191

sources affirment qu'elle daterait de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. Il existe, en plus, en périphérie de Beyrouth, l'église de Mar Mikhayel dans le quartier de Rmeil (1831), Mar Doumit à Bourj Hammoud (1870), Mar Youssef à Borj Hammoud (1900), Mar Nouhra à Furn el ch-Chebbak (1860), Saint Michel de Chiyah (1900) et la plus récente, Saint Joseph de Haret Hreik (1950). Cette installation dans des villages entourés de vergers, n'empêchait pas les maronites de se fixer également dans le centre de Beyrouth ou à proximité comme autour de l'église Saint-Joseph de l'archevêché maronite (1878), de Saint-Elie de Kantari (1903) ou de Saint-Maron à Saifi (1874). Une petite église, liée à un cimetière, existait à Ras el Nabaa, devenue aujourd'hui l'église moderne de Notre Dame de la Délivrance. Beaucoup de maronites sont descendus de la montagne pour rejoindre ceux qui habitaient déjà dans les villages autour de Beyrouth. Peu après, on note l'arrivée de rescapés arméniens au début du XX<sup>e</sup> siècle qui trouveront refuge à l'embouchure du fleuve de Beyrouth.

Les derniers en date sont les musulmans chi'ites, fuyant l'insécurité du Liban-sud ou immigrés de la Bekaa. Ils se sont installés dans ce qui est devenue aujourd'hui « la banlieue sud », dans les communes de Ghobeyri et de Haret Hreik, sur des terres peu habitées et qui, longtemps durant, étaient constituées de dunes de sable.

Sans entrer dans les détails, ce rapide survol montre que les Libanais venus d'autres régions, se sont fixés à Beyrouth à proximité de leurs coreligionnaires qui y habitaient déjà, ce qui a permis l'émergence de quartiers plus ou moins homogènes. Ceci demeure visible dans l'emplacement de leurs lieux de culte. Ainsi, la carte de l'ensemble des lieux de culte de Beyrouth ne montre pas tant le mélange des communautés libanaises, mais plutôt leur juxtaposition : les sunnites à Beyrouth Ouest, les chi'ites dans la banlieue sud, les chrétiens – toutes communautés confondues – dans la partie Est de la ville. Cependant, on trouve plusieurs lieux de culte chrétiens au milieu des quartiers musulmans sunnites de Beyrouth-Ouest mais pas de mosquée à Beyrouth-Est si ce n'est la mosquée el Khodr à l'embouchure du fleuve, la mosquée Beydoun juste au-delà de la rue de Damas et trois mosquées chi'ites en périphérie, deux à Bourj Hammoud et une à Sin el Fil.

<sup>7</sup> Voir le livret qui a été fait pour lancer le projet d'un nouveau centre paroissial de l'église de Sin el Fil.

## TYPOLOGIE DES LIEUX DE CULTE.

Regarder une carte où les divers lieux de culte, chrétiens et musulmans, sont représentés par de petits points, crée l'illusion que tous ces lieux sont équivalents. Pour mieux lire une telle carte il est important d'établir une série de distinctions. Ainsi, dans le centre-ville, correspondant en gros à la vieille ville de 1850, il y a 6 mosquées et 7 églises. A première vue, il y a un certain équilibre entre lieux chrétiens et lieux musulmans. En regardant de plus près, on constate que les six mosquées appartiennent toutes à la seule communauté sunnite, tandis que des 7 églises, 6 appartiennent chacune à une communauté chrétienne différente. Se limiter à comparer uniquement le nombre de lieux par famille religieuse peut induire à des conclusions erronées. Il importe de distinguer clairement les différents genres de lieux de culte. Les lieux chrétiens et les lieux musulmans n'ont pas la même fonction, et à l'intérieur des lieux chrétiens plusieurs distinctions doivent être faites.

### *Les mosquées sunnites.*

Une mosquée est généralement pourvue d'un minaret et d'une coupole, mais il y a des exceptions. Le responsable du bâtiment, l'imam, est chargé d'y organiser cinq fois par jour la prière rituelle. Il a aussi la charge de l'entretien de l'ensemble, aidé au besoin par un comité. Il n'est pas chargé de la prédication du vendredi : les prédicateurs sont désignés par Dar el Fatwa qui publie régulièrement une liste indiquant quel cheikh va prêcher dans quelle mosquée.

Un prédicateur réputé peut venir souvent dans une même mosquée, mais cela constitue plutôt une exception : les prédicateurs circulent. Certaines mosquées de Beyrouth ne se réfèrent pas à Dar el Fatwa, elles relèvent d'autres instances qui ont leur propre règlement. Viennent prier dans la mosquée tous ceux qui le désirent. Le musulman peut prier partout où il veut. Il peut certes le faire dans une mosquée sans que cela soit un devoir obligatoire. A la limite, on peut estimer que le musulman n'a pas besoin de mosquée. Il peut remplir tous ses devoirs religieux sans nécessairement y entrer. Il va de soi que la présence des mosquées et les appels réguliers à la prière l'encouragent à venir prier en commun avec d'autres fidèles dans un lieu qui s'y prête. Parfois, les mosquées se doublent d'institutions, pour l'enseignement du Coran, de centres culturels ou de locaux pour des services sociaux.

### *La « moussala »*

La salle de prière (*mousalla*) est plus simple qu'une mosquée. Il s'agit d'une simple salle mise à la disposition des musulmans pour faire leur prière dans de bonnes conditions. Il n'y a pas de minaret, et donc pas d'appel à la prière, ni de prédications. Parfois une telle salle se trouve annexée à une école coranique, ou à un centre culturel avec une petite bibliothèque. Ces salles peuvent se trouver à l'intérieur d'autres bâtiments et ne sont pas repérables de l'extérieur.

### *Les mosquées chi'ites*

L'organisation des mosquées chi'ites est semblable à celle des mosquées sunnites. Le « Conseil Supérieur Chi'ite » est l'organisme qui gère l'ensemble, mais son organisation est différente de celle de Dar el Fatwa, sunnite. Il existe d'autres instances chi'ites de référence importantes, comme les « Mabarrât » ou le « Hezbollah » qui gèrent également des mosquées.

### *La « husseiniyyé »*

Les mosquées chi'ites disposent souvent d'une « husseiniyyé », salle de réunion, pour des conférences, pour les assemblées de deuil au moment des célébrations de « Achoura », ou pour les condoléances.

Certaines « husseiniyyés » ne sont pas liées à une mosquée. A l'instar des mosquées, elles peuvent être accompagnées d'un lieu de formation ou de services sociaux. Plusieurs portent le nom de *Ahl el-Beyt* [gens de la maison], par référence à la famille du prophète qui joue un rôle principal dans la dévotion des chi'ites, notamment lors des célébrations de la fête de Achoura, commémorant le martyre de l'Imam Hussein et de sa famille.

### *Les églises paroissiales*

La grande différence entre l'organisation religieuse des chrétiens et celle des musulmans est d'ordre géographique. Les chrétiens catholiques et orthodoxes ont découpé l'espace en territoires avec des limites bien définis : les paroisses. Chaque paroisse a un curé, aidé ou pas par d'autres prêtres. Il a une responsabilité pastorale pour tous les chrétiens de son Eglise habitant sur son territoire. L'islam ne connaît pas une telle organisation de l'espace avec une personne responsable pour chaque partie. L'église paroissiale assure un ensemble de services importants. En premier lieu il y a les célébrations des sacrements. Comme le musulman, le chrétien peut prier n'importe où. Mais il ne

peut célébrer les sacrements chez lui. Pour célébrer l'Eucharistie il doit aller à l'église. Pour le baptême et le mariage il doit s'adresser à son curé qui les inscrit dans les registres de la paroisse. Même si la réalité rend cela souvent difficile à concrétiser, les chrétiens d'une même paroisse constituent en principe une communauté avec divers services mis en place pour ses membres. De nombreux chrétiens, cependant, fréquentent aujourd'hui l'église la plus proche, même si ils n'en sont pas des paroissiens ; voire ils se rendent à l'église où les célébrations leur plaisent plus particulièrement. Cela n'empêche pas qu'ils continuent, juridiquement, de dépendre du curé de leur propre paroisse. Ces quelques indications montrent que l'église remplit un rôle quelque peu différent de celui d'une mosquée. Parfois, une paroisse dispose de plusieurs églises qui relèvent d'un même curé, surtout si le territoire de la paroisse est étendu. Ce cas est assez fréquent dans les villages, mais plutôt rare à Beyrouth. Il y a ainsi un lien étroit entre une église paroissiale et un territoire déterminé, contrairement aux mosquées qui n'ont pas un tel lien. Il y a - sauf exception - autant d'églises paroissiales que de territoires paroissiaux. Il est donc logique que le réseau d'églises n'ait pas la même densité que celui des mosquées. Il peut y avoir plusieurs mosquées très proches les unes des autres, comme dans le centre de Beyrouth où seulement quelques mètres séparent la mosquée de l'Emir Assaf, la « grande mosquée » el Omari et celle de l'Emir Mounzer. A la présence de beaucoup de mosquées dans un endroit restreint ne correspond pas nécessairement un nombre proportionnellement élevé de fidèles musulmans dans le même espace.

#### *Les églises publiques et les chapelles privées*

Il existe d'autres églises qui ne sont pas gérées par un curé, mais par des congrégations religieuses. Elles sont ouvertes à tout chrétien qui désire y entrer prier et participer à l'Eucharistie ou se confesser. Puisque ces églises ne sont pas des paroisses et n'ont donc pas de curé en titre, on n'y célèbre pas de mariage ni de baptême, sauf exception et avec l'accord du curé concerné. A Beyrouth il y en a trois : l'église de la Médaille miraculeuse, géré par les pères lazaristes, l'église Saint-Joseph, géré par les pères jésuites et l'église de la « Terra Sancta », gérée par les pères franciscains.

Ces églises sont des « églises publiques », à distinguer des églises ou chapelles privées. Ces dernières se trouvent dans l'enceinte d'une école ou d'un couvent et sont destinées à l'usage exclusif des habitants

du couvent, ou des élèves de l'école. Parfois une chapelle privée est ouverte aux habitants du quartier, sans que cela modifie son statut essentiel.

Un autre cas est celui des chapelles d'un hôpital ou d'une université, où des chrétiens de diverses communautés viennent prier. Ce sont des lieux de prière fréquentés par les visiteurs, les malades, les étudiants et les membres du personnel. Il devient difficile de déterminer de quelle communauté libanaise relèvent ces lieux, puisque ces visiteurs n'appartiennent pas à une seule confession. Dans une école privée gérée par une congrégation religieuse, les élèves appartiennent à différentes Eglises et les célébrations peuvent avoir lieu dans plusieurs rites. Pour déterminer l'appartenance communautaire d'une telle chapelle on peut considérer que ces lieux relèvent de la communauté à laquelle appartient la direction de l'établissement. Ainsi, par exemple, la chapelle de l'hôpital libanais de Geitaoui est considérée comme étant une chapelle maronite, puisque l'hôpital est géré par les sœurs maronites de la Sainte-Famille, tandis que les visiteurs peuvent appartenir à n'importe quelle autre communauté chrétienne.

Quant aux églises protestantes, leur situation est encore différente. La distinction entre « église paroissiale » et « église publique » n'existe pas dans le monde protestant. Les églises protestantes ne s'ouvrent qu'au moment des célébrations, contrairement aux églises catholiques ou orthodoxes qui restent souvent ouvertes toute la journée pour inviter les croyants à venir y prier.

### *Les noms des églises*

Les églises catholiques et orthodoxes sont presque toujours dédiées à un saint dont elles portent le nom. Si l'église est dédiée à Marie (il y en a plusieurs) on y ajoute un attribut : Notre Dame de la Délivrance, Notre Dame du Perpétuel Secours, Notre Dame de l'Annonciation, etc. Parfois le nom est un titre donné au Christ comme « le Saint-Sauveur », ou à un symbole chrétien : « la Sainte-Croix » ou le « Sacré-Cœur ».

Il n'est pas rare que plusieurs églises portent le nom d'un même saint, indiquant la dévotion des chrétiens pour certains d'entre eux. Les églises dédiées à Marie, avec différents attributs sont nombreuses. Saint Georges, le patron de Beyrouth donne lui aussi son nom à plusieurs églises de même que le prophète saint Elie. Saint Antoine, dit « le grand », le père de la vie monastique, saint Joseph et saint Michel sont les patrons de plusieurs églises. Les saints libanais, saint Maron ou saint

Charbel n'ont pas non plus été oubliés. Des saints populaires en Occident ont trouvé un bon accueil chez les Libanais, comme saint Antoine de Padoue, saint François d'Assise, sainte Rita ou sainte Thérèse. Les noms des églises disent quelque chose sur les dévotions particulières des libanais. Au Liban on parle des « saints militaires », saint Georges, saint Elie et saint Michel, qui sont tous les trois représentés avec l'épée à la main. On peut comprendre que leur popularité vient de leur combat contre le diable ou le mal. Mais on peut aussi l'interpréter comme une dévotion spéciale envers ces saints pour défendre les chrétiens de la paroisse contre des ennemis.

Les noms des églises ont une signification particulière : la communauté paroissiale considère le saint dont son église porte le nom comme son « patron », celui qui veille sur les habitants de la paroisse. La fête du saint donne lieu à des célébrations festives qui réunissent la communauté locale et attirent ceux qui sont originaires d'une telle paroisse mais qui n'y résident plus. Ces fêtes célèbrent autant le patron de l'église que la communauté en tant que telle. Plusieurs parents donnent le nom du saint de leur paroisse à leurs enfants.

Les églises protestantes n'ont pas de nom de saint parce que le protestantisme refuse le culte des saints. Lorsqu'un même nom est utilisé pour plusieurs églises il faut leur ajouter le nom du lieu où elle se trouve. C'est le cas de plusieurs églises « baptistes » appartenant à ce courant particulier au sein du protestantisme. D'autres églises protestantes se distinguent par la langue qui y est utilisée : arabe, français, allemand ou arménien.

#### *Les noms des mosquées sunnites*

Les appellations des mosquées sont très variées. Plusieurs portent le nom d'un personnage musulman important. D'autres portent le nom d'une famille ou de la personne qui l'a fait construire. D'autres encore sont désignées par le nom du quartier. Parfois il existe un nom ou même plusieurs noms qui ne sont pratiquement jamais utilisés. Ainsi, la mosquée connue sous le nom de « Dabbagha » [tannerie], tire son appellation d'une tannerie qui se trouvait autrefois à côté de la mosquée. Elle s'appelle aussi « Mosquée de la mer », parce qu'elle se trouvait autrefois près du port, avant qu'elle ne soit détruite et déplacée à l'endroit où elle se trouve aujourd'hui. Elle porte également le nom de Omar, comme la grande mosquée, voire encore celui de Abou Bakr al-Siddîq.



La grande mosquée El Omari a été construite comme église par les croisés et dédiée à saint Jean Baptiste. Lorsqu'elle a été transformée en mosquée, les musulmans ont respecté cette origine en lui donnant le nom de « Yahya », du nom de saint Jean dans le Coran ; mais ce nom est peu connu par les visiteurs de cette mosquée, même si un petit monument à l'intérieur rappelle sa présence.

Il est assez fréquent qu'un personnage important fasse construire une mosquée qui portera alors son nom. C'est le cas de deux mosquées monumentales dans le centre-ville. Ainsi, la mosquée el Assaf porte le nom d'un gouverneur de Beyrouth, l'Emir Mansour Assaf al Turkmâni. Elle est couramment appelée la mosquée du sérail, à cause du bâtiment qui était situé à côté, là où se trouve aujourd'hui l'Hôtel de ville, ou encore la mosquée de Dâr el Wilâya. De même, la mosquée el Mounzer, tire son nom du fait que sa construction a eu lieu sous le règne de l'Emir Mounzer el Tanoukhy qui y est enterré ainsi que l'Emir Haidar Chehabi et son frère Mansour Haidar. Plus prosaïquement, elle s'appelle aussi la mosquée du café, à cause d'un café qui se trouvait à côté, ou la mosquée de la fontaine (al naufarat), qui se trouve dans la cour intérieure, aujourd'hui couverte pour augmenter gagner de l'espace. Plus loin se trouve la mosquée Cola, appelée ainsi à cause du rondpoint à côté. Son nom officiel est : « Masjed Sayedina Hamzah ben Abd el Mutalleb » et elle est insérée dans le « Markaz as Sayyidat Mariam Bint 'Omrân ».

Ainsi les noms renseignent souvent sur l'histoire de chaque mosquée. Si cette dernière en possède plusieurs, ils retracent, chacun, un bout de l'histoire du lieu. En résumé on peut distinguer quelques cas de figure significatifs.

D'abord il y a les mosquées qui ont été construites parce que les habitants du quartier avaient ressenti le besoin d'un lieu de prière. Le nom est alors simplement le nom du quartier : Mousseitbé, Basta el Fawqa et Basta el Tahta, Borj Abi Haidar, et d'autres encore. Ensuite il y a celles qui portent le nom d'un personnage important de l'islam que les constructeurs ont désiré honorer par une mosquée éponyme. Par exemple : Mohammad el Amin, Imam Ali, Abou Bakr, Hussein, etc. Puis le nom de la famille qui a construit le monument : Tabbara, Sélim Salâm, Boubess, etc. Il arrive que le constructeur soit enterré dans la mosquée : le bâtiment sert donc à perpétuer sa mémoire. La mosquée Abdel Nasser est également le siège d'un parti politique qui a inclus le lieu de culte dans ses locaux. Cette nomenclature est intéressante parce

qu'elle dit quelque chose sur les raisons de construction des mosquées. Ces raisons peuvent être très variées ; il n'y a pas de modèle unique : les besoins des fidèles, la volonté d'honorer de grands personnages, le désir de faire un acte de grande piété, ou encore de perpétuer le souvenir d'une personne après sa mort. Cette variété de raisons est sans doute une explication de la grande densité des lieux de culte sunnites.

#### *Le nom des mosquées chi'ites*

Quant aux mosquées chi'ites, leur réseau est moins dense. Les chi'ites ne sont venus que tardivement à Beyrouth. Dans la commune de Beyrouth il n'y en a que trois : les mosquées Fâtima al Zahrâ', al Safa et Ali Ibn Abi Taleb. Les autres se trouvent toutes dans la banlieue sud ou à Bourj Hammoud. Leurs noms sont presque toujours les noms de grands personnages de l'islam, notamment des Imams : Imam Sadeq, Imam Kazem, Imam Mahdi, Imam Rida, Sayyida Zeinab, Fâtima. Il est rare que le nom soit celui d'une personne ou d'une organisation qui a construit le lieu en question. Sans l'avoir vérifié en détail, cette différence dans les noms laisse supposer que les raisons de construction des mosquées chi'ites ne rejoignent qu'en partie celles des sunnites. La motivation de vouloir honorer certaines personnes semble moins fréquente que chez les sunnites. Cela est d'ailleurs logique puisque l'installation des chi'ites à Beyrouth est récente. Elle s'est faite dans des quartiers pauvres où on peut difficilement se permettre d'investir simplement pour honorer quelqu'un.

#### *Les cimetières chrétiens*

Comme pour les églises et les mosquées, les cimetières disent aussi quelque chose sur l'histoire de l'insertion des communautés. La règle générale veut que l'on établisse un cimetière en dehors de la zone habitée. Mais puisque l'extension de la ville a été rapide, ils se trouvent aujourd'hui au milieu des constructions. Ainsi leur emplacement dit quelque chose sur la façon dont les limites de la ville ont bougé.

Entre 1850 et 1900, lorsque Beyrouth commence à s'étendre en dehors du centre-ville, les chrétiens cherchent à enterrer leurs morts autour de leurs églises : il y avait encore de la place. Les églises maronites des villages autour de Beyrouth étaient toutes entourées d'un petit cimetière. Elles créaient ainsi une relation entre la communauté des vivants et des morts. Ces petits cimetières subsistent encore à quelques endroits tels que Mar Mikhayel à Rmeil, ou Saydet el- Bir à Sin el Fil. Le cimetière autour de la cathédrale grecque orthodoxe a aujourd'hui

disparu. Les orthodoxes ont établi trois lieux autour de l'ancienne ville : Mar Mitr à l'est, Nyyâh es Saydé et Mar Elias Btina au sud, un peu plus loin. Vu la densité des constructions et le prix des terrains, il est aujourd'hui étonnant de trouver en plein quartier de Hamra le cimetière de Nyyâh es Sayde sur une étendue assez importante. Celui de Mar Mitr est, en quelque sorte, « surpeuplé ». Il reste cependant le lieu d'enterrement des grandes familles orthodoxes de Beyrouth, avec des monuments impressionnants. Celui de Mar Elias Btina ne se trouve pas juste à proximité du couvent du même nom. C'est pourquoi une autre église, dédiée à Saint Jean, a été construite dans l'enclos du cimetière lui-même. Ce dernier est plus étendu que les deux autres, ayant été créé à une époque où il y avait encore beaucoup de place dans cette région demeurée longtemps peu habitée.

Les autres chrétiens ont mis en place un cimetière propre à chaque communauté. Ils se trouvent le long de la rue de Damas, allant du carrefour de Sodeco jusqu'au lycée français. Il y a d'abord le cimetière juif, correspondant à la période où la communauté juive de Beyrouth, situé à Wadi Bou Jmîl, était importante. Ensuite, défilent dans l'ordre, les cimetières suivants : évangélique français, évangélique national, syriaque catholique, grec catholique, maronite et arménien orthodoxe. Plus loin – à Tahouîta Furn el-Chebâk se trouvent les cimetières arméniens protestant et catholique ainsi que celui de la paroisse grecque-orthodoxe de Furn el-Chebbâk, Saint Antoine. Ce dernier est un cas unique, étant l'unique exemple d'un cimetière paroissial ne se trouvant pas à proximité immédiate de son église. Puisque beaucoup d'habitants chrétiens de Beyrouth sont originaires de la montagne ou de la Bekaa, les chrétiens enterrent assez souvent leurs morts dans leur village ou ville d'origine, et non à Beyrouth.

#### *Les cimetières musulmans*

Les musulmans n'ont pas entouré leurs mosquées de cimetières comme les anciennes églises, mais plusieurs mosquées ont vu le jour à côté des grands cimetières, soit pour honorer les morts, soit, plus pratiquement, pour créer des endroits pour faire les prières et mettre en place des lieux où les familles peuvent recevoir les condoléances. Le premier grand cimetière sunnite, correspondant à la ville de Beyrouth est celui de Bachoura, autrefois à l'entrée de la ville, aujourd'hui entouré d'une population dense. Après les combats de la crise de 1958, les victimes ont été enterrées dans un lieu proche de la forêt

des pins, donnant naissance à ce qui continue à s'appeler le cimetière des martyrs. Une série d'autres cimetières s'est ensuite mise en place au même endroit : le cimetière palestinien, celui des morts des camps de Sabra et Chatila, celui des militaires anglais et français et celui de ressortissants polonais. Un peu plus loin il y a aussi celui de Bir Hassan.

Les chi'ites n'ont pas de cimetière proche du centre de Beyrouth. Le plus ancien lieu de sépulture se trouve près de Tayyouné, à côté de la mosquée de l'Imam Hussein. Un autre se trouve au sud de la grande mosquée de l'Imam Jaafar el-Sâdeq appelé « Rawdat el Chahidayn ». C'est là que sont enterrés notamment les martyrs du Hezbollah.

La séparation des différentes communautés libanaises est particulièrement claire dans les cimetières : chaque communauté a son propre lieu pour enterrer ses morts, il n'y a aucun mélange, même pas entre les différentes communautés chrétiennes.

Dans ce survol il y a deux absents : les druzes et les juifs. L'absence des druzes est logique, parce qu'il n'y a pas de lieux de culte propres aux druzes. Leur présence est marquée par la « Maison de la communauté druze », proche du jardin des arts et métiers, siège du Cheikh Aql et entouré d'un cimetière important. Quant aux juifs il n'y a qu'un seul lieu, la synagogue Maghen Abraham (bouclier d'Abraham), dont la restauration est pratiquement terminée. Le quartier "juif" de Wadi Bou Jmil a été rasé après la guerre, un grand nombre de juifs qui y habitaient ont quitté le Liban. Les juifs ne sont donc présents à Beyrouth que symboliquement par la synagogue Magen Abraham et par le cimetière du carrefour Sodeco.

Etudier les lieux de culte de Beyrouth, leur emplacement, l'originalité de leur fonctionnement, la date de leur construction, et la façon de les nommer fournit beaucoup d'informations sur la spécificité de chacune des deux grandes religions et même sur les différentes communautés à l'intérieur de chacune d'elles. L'avantage d'une telle approche est son objectivité : l'étude se limite à des réalités visibles et observables. Elle suppose cependant une base fiable de données cueillies sur le terrain et confrontées à des paramètres historiques vérifiées. L'histoire de l'un ou l'autre lieu de culte peut également fournir beaucoup de

renseignements<sup>8</sup>. Il y a là tout un chantier qui mérite d'être exploré. Ce type d'étude favorise le dialogue entre chrétiens et musulmans dans la mesure où chacun cherche sincèrement à connaître l'autre, sans polémique ni préjugé.

---

8 Un exemple est l'étude de Ray Moawad sur la mosquée de l'émir Assaf. La mosquée du Sérail à Beyrouth : histoire d'un lieu de culte », *Tempora. Annales d'Histoire et d'Archéologie* (USJ), vol. 14-15 (2003-2004), p. 153-173 . Un autre exemple est celui du musée créé en dessous de la cathédrale grecque-orthodoxe. Durant sa restauration des fouilles importantes ont été entreprises et le musée en montre les résultats avec une excellente explication.

